

## Comptes rendus

### Philologie romane

*Actes du onzième congrès des romanistes scandinaves. Trondheim 13-17 août 1990. Ed. Odile Halmøy, Arne Halvorsen et Lise Lorentzen. Trondheim, Norvège, s. d., 572 p.*

Une des images de marque des romanistes scandinaves est leur penchant pour la polyvalence, leur volonté de relever les défis *tous azimuts*. Tous les trois ans, lors des traditionnels congrès, on a l'occasion de constater le maintien de ce caractère presque universel des efforts, aussi bien que la bonne santé, en général, des études romanes dans les régions le plus au nord de l'Europe.

Les actes du congrès de Trondheim (1990) ne vont nullement à l'encontre de cette tradition. Les nombreuses communications ont été présentées tant par de «jeunes espoirs» que par des chercheurs réputés et solidement expérimentés, et elles entament à la fois les terrains de la philologie traditionnelle, la syntaxe moderne dans tous ses aspects, les études pragmatiques et littéraires et même, innovation notable, les aspects pédagogiques de l'enseignement des langues étrangères.

Il n'est évidemment pas possible, dans le cadre d'un bref compte rendu, de présenter convenablement les 46 communications, parfois de très grande valeur. En revanche, et en dépit du style lapidaire que nous impose une telle gageure, il nous paraît utile d'indiquer la variété et l'étendue des sujets abordés. Conformément aux traditions de ces congrès, les articles sont rédigés (avec une seule exception) en langue romane, notamment en espagnol, français ou italien. Le recueil, d'ailleurs, se termine par cinq résumés présentant les thèmes les plus importants qui ont été débattus lors des *tables rondes* du congrès.

Dans le domaine philologique, J. Ahokas se penche sur l'étymologie de quelques mots français relevant du langage familier. G. Boysen examine *maximus* dans les langues romanes, alors que A. Sakari présente un romaniste finlandais de la deuxième moitié du siècle passé. F. Jensen discute les variations proportionnelles en gallo-roman médiéval (du type *con plus le vit, Amours plus l'embrasa*), alors que H. Kronning présente une étude étayée sur l'évolution sémantique de *debere/devoir*. P. Spore étudie la structure du mot français, et H. Häyrynen réfléchit sur le choix du manuscrit de base pour une édition critique du *Traité de conseil* de l'évêque de Tournai Guillaume Fillastre.

Les études syntaxiques se nourrissent, dans ces cercles, de deux sources: la très solide tradition scandinave (Sandfeld, Blinkenberg, Hasselroth, Togeby et tant d'autres) et les réflexions pilotes des milieux linguistiques internationaux. La simple énumération des sujets abordés ne pourra donner qu'une idée très faible de la richesse des matières présentées.

K. J. Danell cherche une solution au problème que posent les synonymes *an-année*; H. Dørum réfléchit sur l'hypothèse de l'inaccusatif dans un article qui, entre autres choses, nous offre un aperçu de l'évolution des auxiliaires aspectuels dans les langues romanes. B. Elgenius discute l'emploi des conjonctifs concessifs dans l'italien contemporain, tandis que O. Eriksson présente des remarques pertinentes sur «la relative narrative en français». M. Forsgren utilise le corpus informatisé d'Umeå-Upsal-Stockholm pour examiner les connecteurs concessifs au niveau infrasyntagme; Ch. Heldner aborde la quantification négative en français en démontrant des différences distributionnelles entre *aucun* et *pas de*; M. Herslund étudie la généricité, trouvant dans l'emploi générique «un emploi intensionnel du syntagme nominal. . ». Toujours dans le domaine syntaxique, M. Hobæk Haff reprend le thème de l'inversion en français, ici la soi-disante inversion finale, tandis que H. Korzen et H. Nølke présentent leur projet pour une théorie des emplois du conditionnel. Nøjgaard s'attaque à quelques compléments adverbiaux polyphoniques en français, E. Suomela-Härmä étudie l'adverbe italien *anzi*, et I. Söhrman nous initie à l'usage des prépositions de direction et de position en sursilvain contemporain. Finalement, O. Välikangas, grâce à une étude des verbes français, nous permet de passer dans le domaine de la linguistique contrastive et, donc, de la pédagogie des langues étrangères.

Dans ce même domaine, I. Bartning nous fait part de quelques expériences concernant l'interlangue française des apprenants universitaires en Suède; T. Henriksen examine les dialogues des manuels de français d'aujourd'hui et d'autrefois; finalement, S. M. Sanne, dans une étude rédigée en norvégien, discute l'utilisation, pour l'enseignement de l'italien, de la vidéo, selon la méthode interactive. Ajoutons, toujours dans ce groupe, la communication de G. Engwall sur Strindberg, traducteur français! Sont utilisés ici des exemples des *Créanciers*, texte traduit en français par le grand dramaturge suédois lui-même.

Plusieurs communications focalisent sur des problèmes pragmatiques. C'est le cas, par exemple, de l'étude de K. Jonasson sur les noms propres dans un emploi métaphorique, et du travail d'A. E. Nielsen sur l'analyse argumentative du discours de la publicité accessoire. R. Verbraeken choisit l'optique lexicographique pour étudier «un curieux passage chez Agrippa d'Aubigné», de fait un extrait des *Avantures du Baron de Fœneste*. F. Frandsen esquisse une théorie du paratexte journalistique, et J. Härmä, de son côté, trouve les problèmes pragmatiques dans les constructions disloquées de l'ancien français. Finalement, P. Mänttari réfléchit sur des problèmes méthodologiques pour l'étude du langage dans la *Vita* de Cellini.

Reste la section littéraire, qui semble gagner du terrain dans tous les pays scandinaves. Ch. Angelfors étudie le mode de narration dans *Les belles images* de Simone de Beauvoir, tout comme J. Moestrup examine la figure du narrateur dans les romans d'Elsa Morante, et I. Mäkinen-Schwanck la subjectivité de la même instance dans *La Chartreuse de Parme*. L. De Anna étudie, chez Emilio Salgari, la terminologie de caractère arctique, alors que L. Beiu-Paladi procède à une confrontation de Mihai Eminescu et du suédois J. T. Oxenstierna, et que J-M. Defay présente une étude

sémiotique sur un texte (*Le charron*) d'Alphonse Allais. I. Enkvist étudie la réception d'*Historia de Mayta* de Vargas Llosa, tout comme S. Infante, dans sa lecture de *Yo el Supremo* de Roa Bastos, se concentre sur le champ sémantique de «la falsedad». Le vocabulaire de Molière est étudié par B.-M. Kylander, tandis que le style de l'écrivain guinéen Camara Laye est examiné par I. Skattum. Michel Olsen s'attaque au drame bourgeois, V. Outzen à l'œuvre de Robert Merle, alors que, respectivement, N. Soelberg et M. Swårdenheim abordent divers aspects des deux géants Proust et Balzac. Proust se retrouve dans une étude d'A. Sahuquillo recherchant les traces de l'écrivain dans l'œuvre de García Lorca.

On l'aura déjà constaté: les études romanes en Scandinavie font preuve d'un grand pluralisme. Espérons qu'une diversité si impressionnante pourra continuer à se développer dans un milieu qui maintient les rapports avec son histoire, restant fidèle à ses racines philologiques.

John Pedersen  
Université de Copenhague

**Birte Stengaard: *Vida y Muerte de un Campo Semántico – Un estudio de la evolución semántica de los verbos latinos stare, sedere e iacere del latín al romance del s. XIII.* (Beiheft 234 zur Zeitschrift für romanische Philologie), Max Niemayer Verlag, Tübingen 1991, 414 p.**

La thèse de Birte Stengaard (par la suite B. S.), soutenue à l'Université d'Oslo en 1988, est un ouvrage qui fera date. Soulignons d'abord qu'il témoigne de la renaissance de l'intérêt qu'on peut constater depuis quelques années pour ce que j'appellerais la romanistique classique, à savoir celle qui s'occupe surtout des problèmes historiques et comparatifs ayant trait au développement du latin et à son évolution jusqu'aux diverses langues romanes. Un autre mérite du livre, c'est que la manière dont est traité le sujet permet la discussion d'un certain nombre de questions de principe – j'y reviendrai plus tard. En ce qui concerne le sujet, je cite ce que l'auteur dit de ses intentions : «Lo que pretendo hacer aquí es trazar la historia semántica de los verbos de posición durante unos 1500 años, desde los textos plautinos hasta entrado el s. XIV» (p. 2). Il n'y a pas de doute que B. S., par l'ampleur des matériaux mis à contribution comme par la minutie et la profondeur des raisonnements, a réussi à accomplir sa tâche, et que ce volume restera longtemps indispensable pour quiconque essaiera d'apporter du neuf à l'étude de ce sujet.

Le livre de B. S. commence par une citation bien choisie de J. Marouzeau, *Aspects du Français*, p. 211-212 : «le français dit : «l'arbre *est* sur la colline; le livre *est* sur la table; l'oiseau *est* sur la branche», tandis que l'allemand précisera: «der Baum *steht* auf dem Berg; das Buch *liegt* auf dem Tisch; der Vogel *sitzt* auf dem Zweig». Est-ce si grand avantage?» Et voici le début de son commentaire de cette citation : «La observación del estudioso francés sintetiza la problemática de este trabajo.» C'est qu'en latin il y avait trois verbes de position – *stare*, *sedere* et *iacere* – qui correspondent aux trois verbes allemands mentionnés par Marouzeau, à savoir *stehen*, *sitzen* et *liegen*. C'est justement le sort ultérieur de ces trois verbes latins dans les diverses langues romanes qui occupe l'auteur, et dans le petit chapitre intitulé *Esbozo de la problemática*, elle